

PAGE

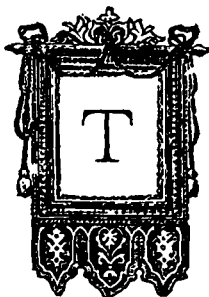
MANQUANTE

25 AOÛT 1891



T. DE BANVILLE.

THEODORE DE BANVILLE (1)



OUT finit par des souvenirs à notre époque. Jamais on ne fut plus oublié au fond ; jamais on ne fut plus rétrospectif dans la forme.

Chaque écrivain notable fouille à son tour le passé. Mais la récolte n'est pas la même pour tous. Tandis que les uns n'exhument que de banals ossements, les autres savent faire revivre les tombeaux.

Parmi ces autres, Théodore de Banville a pris place, grâce à un livre où défilent les résurrections pittoresques.

C'est d'abord Balzac, de Vigny, Méry, Dumas, Roqueplan, Janin.

Ce sont aussi les excentriques : Philoxène Boyer, Baudelaire, Lordeau, Glatigny, Grassot, Privat d'Anglemont.

Nul ne pouvait mieux que Banville justifier ce titre : *Mes Souvenirs*. N'est-il pas mêlé depuis bientôt quarante ans à ce grand mouvement parisien des lettres et des arts ? N'a-t-il pas coudoyé toutes les célébrités, exploré tous les mondes ?

N'est-il pas lui-même une personnalité d'un relief singulier ? Les années ont passé sans éteindre en lui aucune flamme. Il a les mêmes ardeurs, il a la même verve qu'à l'heure de ses débuts.

Homo duplex ne suffit pas pour le désigner. Je connais trois ou quatre Banville au moins réunis en un seul. Il y a le Banville poète, rêvant aux étoiles. Il y a le Banville journaliste et fantaisiste, dont l'œil a scruté tous les coins de trottoir, du boulevard des Italiens à la montagne Sainte-Geneviève. Il y a le Banville doux, charmant, exquis de courtoisie pour tous les rapports de la vie quotidienne. Il y a le Banville exalté comme un sectaire et féroce comme un Peau-Rouge, quand on le met sur le chapitre de ses inimitiés littéraires.

Quel scalpeur, mes amis ! Soudain sa voix, à laquelle il mettait toutes les sourdines de la bienveillance, s'élèvera au diapason le plus pointu de l'indignation si vous jetez dans la conversation le nom de Scribe.

(1) Cet illustre écrivain est mort, il y a deux mois à peine, dans toute sa gloire et dans la plénitude de son talent.

C'est une perte presque irréparable pour la littérature française.

Lui, qui ne ferait pas de mal à une mouche, vous déclarera avec conviction qu'il admet l'abolition de la peine de mort pour tous les crimes, à condition qu'on exceptera les gens qui ont la rime pauvre.

Je ne sais pas de spectacle plus étrange que le flamboiement de Banville bondissant sur un paradoxe. Sa conversation alors est à la fois une explosion de fusées et de cartouches à la dynamite. Un feu d'artifice qui massacre !

Puis, sa victime hachée, il redevient l'être pacifique et placide qui ne monterait pas en omnibus sans demander pardon au conducteur quand il passe devant lui.

Un vrai original, quoi ! qui ne peut pas être comme tout le monde parce qu'il est quelqu'un. Aucune pose dans son affaire. Plus il semble bizarre, plus il est nature.

Nous n'avons pas assez de ces natures sincères. C'est de la vieille roche et aussi de la perpétuelle jeunesse.

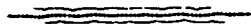
Encore un contraste de ce contrasté : le temps a marqué son empreinte à l'extérieur. Les cheveux sont partis, la fatigue facilite sur les traits l'art de vérifier les dates. S'il passe dans la rue, vous lui donnerez son âge. Mais s'il cause, vous ne saurez plus. Tout se met à pétiller de malice dans ce visage, depuis le nez pointu jusqu'aux yeux pénétrants.

Tout est opposition, d'ailleurs, dans ce tempérament. Il semble las, et il est capable d'un travail gigantesque. Il serait porté à la rêverie flâneuse que le poète aime tant, et il s'est laissé prendre dans l'engrenage du journalisme, qui ne lâche pas une minute sa proie !

Pour ne rien faire comme tout le monde, Banville a voulu habiter une rue ignorée, invraisemblable, impossible : la rue de l'Éperon.

C'est là-bas, en un recoin perdu de l'ancien Paris, non loin de la rue du Jardinot, au sein d'un quartier où il y a en bordure des maisons noires, surannées, funèbres, et derrière, des allées où chantent les pinsons, où nichent les merles jaseurs.

PIERRE VÉRON.



IRENNA LA HURONNE

LA SURPRISE

Les vieillards ont siégé sous la forêt. Dans l'ombre,
Loin du visage pâle, ont siégé les vieillards.
Les guerriers iroquois sont venus en grand nombre
Surprendre les hurons, pendant que des brouillards
T'endent leur voile humide autour de la bourgade.

La hache à la ceinture, au poing le tomahawk,
Glisse comme un serpent l'infemale brigade.
Comme un serpent, sans bruit, sur la rive du lac
Elle glisse.

Un jongleur a prédit la victoire.
Il a parlé deux fois à l'Esprit des combats.
Les Blancs auront leur tombe ici. Ce territoire,
Depuis le lac sans fin jusqu'aux monts de là-bas,
Est aux Chasseurs. Les Blancs et les hurons qu'ils aiment
Seront scalpés bientôt. Les hurons les premiers ;
Car ils déposent l'arc, fouillent la terre et sèment
Des grains qui germent seuls au milieu des fumiers.

Les bois sont endormis. Le hibou solitaire
Seul aux cimes des pins ulule tristement.

— O l'augure fatal ! ne va-t-il pas se taire ?
Songe Onnis le guerrier qui marche lentement

Onnis souffre depuis qu'Irenna son amie
A reçu le baptême et prie un Dieu nouveau.
Sur son front désormais pèsera l'infamie.
Des pensters de vengeance échauffent son cerveau.
Irenna s'est donnée au Christ. Don illusoire !
Il vent des vierges, Lui, les plus pures des bois...
Elle porte à sa gorge un signe d'risoire...
Puis elle a détaché les colliers qu'autrefois
Son amour lui donna... son amour méprisé !

Ounis entend des voix qui chuchotent tout près.
Sont-ce les guerriers morts ? Qui sait ? L'âme brisée,
Il veut boire du sang . . . Le sang qu'il aime. Après,
Il ira déterrer la hache de la guerre.
Si les autres ont peur, qu'importe ? il ira seul.
Le wigwam d'Irenna qu'il respectait naguère
S'endormira bientôt sous un sanglant linceul.

Et toujours le hibou sinistrement ulule.

Interrogeant la nuit de ses fauves regards,
Ounis marche plus vite. Un feu maudit le brûle.
Il est fou d'avoir eu pour elle tant d'égards . . .

Irenna reposait sur sa couche de branches.
Un ange avec amour la protégeait, ouvrant
Au-dessus de son front ses ailes toutes blanches.
Elle se délectait dans un songe enivrant.
L'ange ne voit-il pas la menace qui plane ?
N'entend-il pas un bruit ? C'est comme un flot montant.
Qui donc s'introduit là dans la chaste cabane ?
Un spectre s'est penché sur la vierge. Hésitant
Il écoute passer une haleine embaumée.
Ce Grand Esprit, ce Christ au séduisant appel,
Ce Dieu qui lui ravit sa jeune bien-aimée,
Va-t-il à son amour, va-t-il à son scalpel,
Cette nuit, la soustraire ?

Elle est là sans défense.

Le père est à la chasse au loin. J'obscurité
Favorise l'audace et sait voiler l'offense.
Le crimé se fait mieux dans la sécurité.

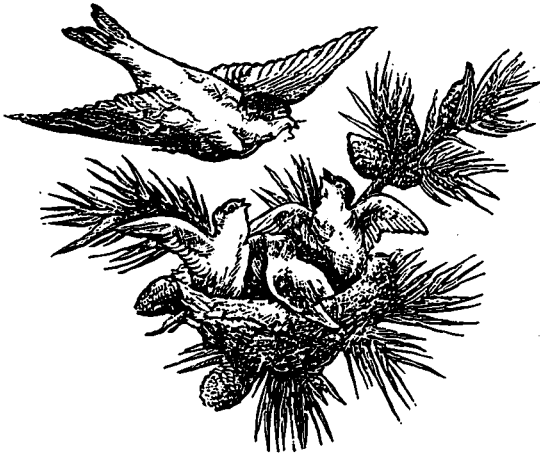
Mais quel cri de fureur, quelle clameur immense
S'élève de partout dans la bourgade en paix ?
Est-ce le cri de guerre ? Il meurt et recommence
Comme un éclat de foudre au long des bois épais.
La hache ferme au poing, la hache ou la massue,
Le féroce iroquois venge ses derniers morts.
Il frappe, il est partout, il ferme toute issue :
Son bras est sans fatigue et son cœur sans remords.

Ounis s'est redressé semblable à la panthère,
Aux appels des guerriers Ounis est accouru.

La vierge avait un songe. O le chaste mystère !
Aux clameurs du combat le songe a disparu.

PAMPHILE LEMAY.

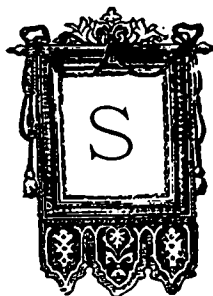
(à suivre)



LA MUSE FRANCAISE

(suite)

III



ALUONS maintenant « France-Algérie », et *par la pensée* allons serrer la main de l'auteur, un de nos frères aînés de France, et des plus sympathiques, M. Léon de la Morinerie.

Je n'ose point vous demander, lecteurs, si vous n'êtes pas déjà fatigués outre mesure de mon bavardage bien peu intéressant, et jouissant d'avance des beautés qui me restent encore à vous révéler dans la suite de ce modeste travail, sans plus de précautions oratoires, je vous invite à le suivre.

Veuille M. Léon de la Morinerie, dont nous aurons le plaisir de nous occuper à présent, ne pas nous en tenir trop mauvais compte, si son nom et son œuvre mentionnés dès le début, reviennent un peu tard dans notre causerie. Avec la meilleure volonté du monde, on est toujours un peu chauvin et l'on n'a jamais tout dit lorsque l'on traite des choses de son pays. C'est le cas où m'a mis l'appréciation à faire du livre de M. Lorrain. Et je me suis autorisé à lui donner la préséance, bien qu'il s'agisse d'un de mes compatriotes vis-à-vis d'un étranger — oh ! non, que dis-je, un autre compatriote de là-bas ! — parce qu'il est le plus ancien. De fait, des deux poètes, relativement jeunes tous les deux, M. Lorrain est d'une couple de lustres et quelque chose encore, je crois, l'aîné de M. de la Morinerie.

Puis, l'étude de « France-Algérie », arrivant comme un dessert vivement attendu, malgré les mets appétissants d'entrée, n'offrira pas moins de charmes aux gourmets littéraires : aussi, je me crois encore à temps pour l'entreprendre avec succès. Du reste, le mérite personnel de l'œuvre m'en est une garantie.

Et d'abord, pourquoi ce nom de « France-Algérie », si peu prétentieux et en même temps si grand de promesses, sur un volume de vers ? Voici :

c'est que le gracieux recueil de M. de la Morinerie est tout bonnement une charmante corbeille de souvenirs. Lorsqu'il quittait à peine les bancs de l'école, exilé volontaire sous le ciel de l'Algérie — cette perle coloniale de la France depuis qu'on lui a ravi le Canada — le jeune amant des muses s'est rappelé sa bien-aimée patrie et lui a consacré ses premiers vers. Plus tard, rentré dans son pays, ses souvenirs l'ont reporté vers le littoral méditerranéen et il a eu des chants bien doux pour la belle Algérie, qui abandonne paresseusement ses flancs ensoleillés aux caresses de la grande mer intérieure.

Raconter ainsi les origines du livre où M. de la Morinerie, en se reposant de ses voyages, a collectionné les plus belles fleurs de sa jeunesse, c'est dire assez, ce semble, l'aimable variété qui règne en cette centaine de pages qu'il nous présente aujourd'hui.

Pour s'en convaincre, il suffira de jeter un coup d'œil sur cette trentaine de jolies pièces que contient la première partie « France », et la vingtaine de beaux morceaux qu'on trouve dans les dernières pages du volume sous le titre « Algérie. »

Comme la bonne fortune de palper cet excellent recueil ne saurait être réservée à tous mes lecteurs, cela me rend l'occasion belle d'emprunter largement, à leur intention, des pages remarquables à l'ouvrage de M. de la Morinerie comme j'ai fait à celui de M. Lorrain. Le RECUEIL LITTÉRAIRE, fier de son nom, s'en fera le complaisant écho.

On devine que pour loger ainsi cinquante poésies ou à peu près en l'espace de cent pages, il faut que ces poésies soient toutes courtes. La plupart, en effet, n'atteignent pas quarante vers. C'est la tournure actuelle du génie poétique français. L'inspiration est vive mais brève : les travaux poétiques de longue haleine se font rares de plus, dans notre mère-patrie d'origine, comme un peu partout, d'ailleurs.

Sans qu'il paraisse y en avoir, dans l'œuvre première de M. de la Morinerie, qui soient absolument ainsi, on y retrouvera cependant quelques morceaux qui participent de près ou de loin, à la nature de ces hautes inspirations-là. Et pourtant, c'est l'œuvre d'un jeune, je le répète, d'un débutant : il a les promesses de l'avenir. Tout à l'heure, j'ai parlé de la variété qui est un caractère marquant du livre de M. de la Morinerie ; je vais essayer d'en donner une idée par les extraits que je veux faire parmi les divers genres auxquels s'est adonné l'auteur. Et puisqu'il a fait surtout de la peinture descriptive, où il réussit très bien, cherchons d'abord quelques-uns de ses plus jolis tableaux pour les remettre en lumière. Deux coups de pinceau et sa toile est montée : c'est alerte et et c'est facile. Cela plait. Les suivants croquis, enlevés de main de

maître, feront voir si j'ai raison. Voyez d'abord celui-ci, *Chez un maréchal-ferrant* :

Le maréchal bat sur l'enclume
Le fer brûlant qui s'élargit ;
Dans un vase à terre l'eau fume
Au contact d'un grand clou rougi ;
En tas les cendres sont dressées ;
L'aîné des fils du maréchal
Dans la cour, manches retroussées,
Tient sur lui le pied du cheval,
Les reins cambrés, tournant la tête
Vers le père afin de savoir
S'il est prêt ; elle aussi, la bête,
Devant la porte cherche à voir...
Le maréchal bat sur l'enclume,
Dans un vase à terre l'eau fume.

Voilà bien qui est croqué sur nature, n'est-ce pas ; et avec quel brio ! Mais ce n'est pas tout, tant s'en faut, et sans sortir de la première partie « France », je voudrais pouvoir citer *Scène rustique, Dans les champs, Chevaux de peine, Nuit d'été, En Périgord, Ad vesperem*, etc, etc. Pour *Soir d'hiver*, je ne puis m'en empêcher, et je le donne :

L'angelus sonne au village ;
Dans l'air l'oiseau de passage
Jette son cri ; le bois mort
A l'arbre craque et se tord
Sous la neige ; le vent pleure ;
Il fait nuit ; dans la demeure,
Chassant le froid de l'hiver
Luit et pétille un feu clair ;
La femme à son homme apporte
La soupe chaude ; la porte
Est close ; auprès du foyer
Le chien regarde ployer,
Les deux pattes dans la cendre,
Le sarment qui vient répandre
Sa braise sur les chenets ;
Au plafond, tend ses filets
Dans tous les sens, l'araignée ;
Blotti dans la cheminée,
Sous la pierre, le grillon
Sonne aussi son carillon ;

Le chat ronfle sur sa chaise ;
Le bébé se hausse et baise
Son père avant le coucher...
L'angelus tinte au clocher.

Tout y est, jusqu'au moindre détail et pourtant c'est concis, c'est serré, c'est vivant.

Dans « Algérie », c'est encore la peinture qui domine, mais cela tourne plus généralement au paysage. Ces coins de nature sont brossés superbement. Qu'on lise *Alger* :

Alger aux murs de craie, aux grands palmiers d'Afrique,
Rayonnante de vie et de clarté l'hiver,
Comme un aigle posé sur un mont granitique,
Contemple fièrement les flots bleus de la mer.

Dans le cristal profond de son port magnifique
Où se mirent l'étoile et le ciel toujours clair,
Maint bâtiment du Nord et de l'Adriatique
Laisse son drapeau libre errer au gré de l'air.

Le jour elle offre à l'œil un pittoresque étrange :
Variété d'habits, harmonieux mélange
D'accents et de couleurs à nul autre pareil.

Seul l'Arabe au teint brun, à la jambe nerveuse,
Trainant sa nonchalance et sa robe poudreuse
Semble être un revenant au pays du soleil.

Coin du port est moins solennel, mais tout aussi vrai :

Murs estompés comme un dessin,
A partir de la pêcherie,
Maisons et docks sans symétrie
S'étagent autour du bassin.

Sur le quai, fantôme malsain,
Se traîne une vieillerie
Ignoble en sa débraillerie,
A tous regards montrant le sein.

Bonne face, teint de tulipe,
Quelques pêcheurs fument la pipe
Assis en rond près d'un poteau ;

Et, tout en bas les balancelles
Coquettes se mirant dans l'eau
Enflent à l'air leurs blanches ailes.

On les compte par dizaine les jolies pièces de ce calibre-là. Je mentionne au hasard *La Bouée, Au cimetière arabe, Près d'une fontaine, Café Maure, Vendeuse de Jasmin*. N'est-il pas vrai de dire que M. de la Morinerie est un peintre de la poésie et serait un poétique peintre ?

Les deux derniers morceaux cités, on l'aura remarqué sans doute, sont des sonnets. Il en foisonne dans le volume de M. de la Morinerie qui contraste, sous ce rapport, avec celui de M. Lorrain : Chez celui-ci les sonnets font l'exception, chez l'autre la règle générale. Mais on n'aura pas manqué de s'apercevoir non plus avec quel bonheur le jeune poète parisien sait condenser dans une si courte pièce toutes les couleurs d'un tableau bien fini, de ceux dont il a fait, pour ainsi dire, sa spécialité. Et s'il sait mettre de l'art, il sait aussi mettre du cœur, du patriotisme dans ces rapides morceaux, où tant de rimeurs ont peine à énoncer même ce dont ils voulaient parler. Relisons ensemble le sonnet intitulé *Blandau* :

Le bronze immortalise un grand homme de plus,
Blandau qui porta haut l'amour de la patrie !
Pour y graver son nom, florissante Algérie,
Ouvre le livre d'or de tes nobles élus.

Il est des faits brillants par nous souvent relus.
Qu'il s'apprenne le sien et ne jamais s'oublie ;
Que l'Europe en ce jour à l'Afrique s'allie,
Pour rendre à ce soldat tous les honneurs voulus.

Comme il est bien campé sur le socle de pierre,
Boufarik, ton héros mis en pleine lumière
Tel qu'à Beni-Mered, guerrier sublime et fort,

Portant sur le visage une mâle assurance,
Il combattait, disant : " Luttons jusqu'à la mort ! "
Non ce n'est pas mourir que mourir pour la France.

Il y a encore dans la même note *Le nègre d'Algérie, Air natal, Le lion de Belfort*.

JULES SAINT-ÉLME.

ROMANTISME ET NATURALISME

Il fut un beau temps où, la verve franche,
Tout poète et tout faiseur de romans,
Avant de noircir la page encor blanche,
Priaient une fée aux yeux de pervenche
Qui les conduisaient par les bois dormants :

A peine enfoncés sous l'ombre irisée,
Voici qu'un essaim d'elfes enjôleurs,
Allumant partout le rêve en fusée,
Jette sur leurs vers naissants la rosée
Qui tremble en perle aux pétales des fleurs ;

Et le spectre ayant sa Lénor en croupe,
Le page épanchant son chagrin secret,
Le seigneur en chasse emplissant sa coupe,
Princesse et pastour, un monde s'attroupe
Pour défilér dans la sombre forêt...

Las ! cette saison si féconde est morte !...
Pleurez, clairs ruisseaux ! nids, ne chantez plus.
Le passé, pour elle, entr'ouvre sa porte
Où le nouveau souffle à jamais emporte
Ses bouquins poudreux qui ne sont pas lus !

Un jour, en semant à travers la brise
Les trésors sans fin du blond floral,
Comme un papillon qu'un jeu d'enfant brise,
L'inspiratrice a vu son aile prise
Dans les doigts du noir tueur d'idéal :

Le brutal, vengeant enfin sa rancune
Qui mit le rire et l'insulte en sa voix,
Sur l'infortunée, alla fermer l'âme
De ces vieilles tours où le clair de lune
L'avait si souvent guidée autrefois.

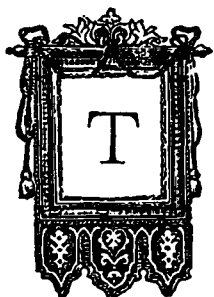
A son aide alors, la pauvre captive
Appela longtemps sylphes et devins ;
Mais leur troupe entière était fugitive,
Nul écho ne dit sa clameur plaintive. . .
Ses enchantements sont demeurés vains.

Et la douce Fée aux yeux de pervenche
Qui regrette encor son heur familial,
Agitant son voile, aux créneaux se penche
Pour voir, tout au bout de la route blanche,
S'il n'arrive pas un bon chevalier.

MISS E. EHRTONE.



ENCORE ZOILE



TOUJOURS le même ce petit maître !

Bouffi des plus ridicules prétentions, incapable de rédiger un article ayant au moins le mérite d'être véridique, il ne cherche qu'à se donner de l'encensoir à travers le visage.

Relisons ce qu'il écrivait dans le RECUEIL LITTÉRAIRE du 25 juillet (*pour des motifs à lui connus*, M. Alf. Marchand n'a pas répliqué dans le *National*) ; dès le début, il reconnaît la *justesse* de ses observations ; plus loin, il nous parle de sa *générosité* ; encore plus loin, il déclare qu'il aurait honte de couvrir de *son nom* les haillons littéraires exposés dans le *Monde Illustré* du 30 mai, etc. etc. etc. M. Marchand termine sur le même ton. Ecoutez-le bien : « Et maintenant, nations, instruisez-vous. » Ces paroles du Psalmiste, dont Bossuet s'est éloquentement servi dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, sont la consécration du mince écrit de M. Marchand !

Impossible d'imaginer confusion plus grossière de choses qui n'ont entre elles aucun rapport.

Ce n'est pas tout. Mon critiqueur emploie souvent un mot terrible ; il me l'a jeté à la figure maintes fois avec un sentiment de supériorité que lui seul peut se supposer.

Elucubration ! telle est le terme favori. M. Marchand l'applique à toute composition venant à l'encontre de ses idées ; il ne conçoit pas une réplique faite *currente calamo* à ses insignifiantes remarques. Cette idée l'obsède pour cause. Une élucubration étant un ouvrage composé à force de travail et de veilles, si j'ai fait des élucubrations (M. Marchand n'est pas mieux informé là dessus que sur beaucoup d'autres choses), c'est lorsque j'ai eu à lui répondre : fait bien constaté, l'on a jamais tant besoin d'esprit que lorsqu'on cherche à faire entendre raison à un sot. M. Marchand ne devrait pas ignorer cela.

Quant au fait de recevoir « avec une admirable résignation les soufflets les plus sanglants » le lecteur pourra référer au *National* du 16 juin, où j'ai relevé les basses insinuations de M. Marchand, en lui rap-

pelant cette grande vérité : l'outrage *avilit* celui qui le fait et non celui qui le reçoit (1).

* * *

Dans votre langage de plastron littéraire, M. Marchand, vous m'appelez « galopin », « triste sire » ; vous avez même l'audace de toucher au point d'honneur ; il n'en fallait pas davantage pour nous pâmer d'étonnement. C'est toujours la vieille histoire :

Qui méprise Cotin n'estime point son roi
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

« Ceux qui me connaissent, ajoutez-vous, m'ont jugé : le châtiment est assez grand. »

Relisez ces lignes à tête reposée, M. Marchand ; examinez votre conduite ordinaire ; demandez-vous quel droit vous avez conquis au respect, à l'estime et à la confiance d'autrui ; mettez sérieusement cet avis en pratique ; alors seulement, faites l'essai de parler à la façon de votre dernier article... Mais non, le public peut s'attendre à vous voir

imiter de Conrart le silence prudent.

* * *

L'astronome Flammarion est encore l'objet de vos petites malices. Mettons de côté le Darwinisme, dont je n'ai jamais été défenseur et considérons plutôt le panthéisme, qui, d'après le petit Zoïle mont-réalais (2), serait le système prôné par l'auteur des *Merveilles Célestes*.

Ouvrez les yeux, calomniateur, et lisez avec grande attention ce que l'illustre auteur écrit : « Pour nous, Dieu n'est pas en dehors du monde, ni sa personnalité *n'est pas confondue* dans l'ordre physique des choses. Il est la pensée inconnaissable dont les lois directrices du monde sont une forme d'activité. (3) Les descendants de ceux qui se brûlèrent mutuellement aux jours de Jean Huss et de Michel Servet, nous accuseront d'être *panthéiste*, sans vouloir comprendre que *nous n'identifions pas la personne divine aux transformations de la matière*, et déclareront

(1) Thomas.

(2) Voir le *National* du 12 juin.

(3) Dieu dans la *Nature*, 19^e édit., page 579.

que nous prétendons que tout est Dieu et que tout le monde se gouverne lui-même. D'autres auront la fantaisie de nous qualifier d'*athée* et de corrupteur de la morale évangélique... Mais où en serait-on s'il fallait répondre à tous les murmures que l'on entend derrière soi ? » (1).

Pour tous ceux qui connaissent la valeur des termes, il n'y aura pas un instant de doute sur l'ignorance ou la mauvaise foi des détracteurs de Camille Flammarion : les extraits ci-dessus ne nous inspirent pas d'autres conclusions.

* *

M. Alf. Marchand nie *qu'il soit venu s'offrir* pour rédiger la biographie de Flammarion ; il a même l'effronterie d'ajouter : « Il fut résolu de toucher et de retoucher le travail du jeune Marsan... ce qui fut fait. »

Eh bien, c'est *une fausseté* pure et simple. Le *Monde Illustré* est prêt à contester cette affirmation ; le lecteur est libre d'en faire l'expérience.

* *

En fin de compte, J. J. Rousseau n'avait pas tort d'écrire les lignes suivantes : «...La critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'est qu'un art de conjecture, l'art de choisir entre *plusieurs mensonges*. »

Du fond de son antre, maître Marchand va s'écrier : N'importe, il en restera toujours quelque chose. Ce qui nous permettra de lui appliquer les paroles d'Elizabeth de Roumanie : « Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme, c'est *une chose*. »

GEO. AVILA MARSAN.

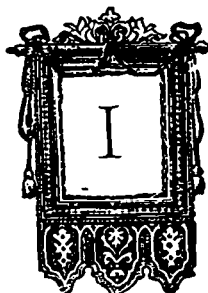
(1) id., page 520.



L'AMOUR DE JACQUES

PAR CHARLES FUSTER

I



L avait écrit, autrefois, par hasard, un air étrange, mélancolique, puissant, où chaque note avait une plainte, et quelques-unes un baiser. Cet air s'adaptait à trois strophes banales : *tendres* rimant avec *cedres*, le reste à l'avenant. Mais, telle qu'elle était, naïve, populacière, la mélodie prenait un charme de sincérité pénétrante ; et quand, les yeux mi-clos au milieu des grosses exclamations, des bruits de chopos, de la fumée épaisse, Jacques la chantait à ses amis de brasserie, on sentait, du coup, un silence traverser la salle. D'abord étouffée, un instant rauque, la voix montait plus mâle, scandait avec passion les paroles vulgaires, palpait, s'élevait, retombait encore, et, jusqu'au dernier son, tressaillait dans les replis de la mélodie. Puis, une fois les trois couplets finis, toutes les mains se tendaient vers Jacques.

Oh ! cet air des *Lauriers* ! Jacques l'avait trouvé un soir d'automne, à la fin du crépuscule, comme il revenait de dire adieu à la première « amie ». Le bourdonnement de la gare lui harcelant les oreilles, une sourde angoisse, plutôt pesante qu'aigüe, lui serrant le cœur, Jacques s'en allait, la moiteur de l'étreinte aux mains, par les rues houleuses. Il la comprenait maintenant, l'amertume des départs, en automne, le soir, — de ces départs qui n'amèneront point de retour. Oh ! la sentir encore dans ses bras, toute palpitante ! Lui dire des choses folles et douces ! Savoir bien que ces choses mentent, mais les dire quand même, — parce que ce serait si bon si elles étaient vraies ! S'enfouir dans la vie, tous deux, comme dans un tombeau où, le reste mort, les lèvres seraient encore vivantes ! Oh ! ne plus la quitter jamais, et ne pas en aimer d'autres, et ne plus dire adieu, ni pleurer avant de trahir !

Tandis que les fillettes sortaient des magasins, que les lourds omnibus criaient en roulant dans la nuit, Jacques songeait à toutes ces cho-

ses. Alors, comme il se sentait triste, et plus effrayé encore que triste, dans cette peur de la vie, il lui monta aux oreilles, à la gorge, au cœur un motif très rythmique, très saccadé, — quelque chose comme le coup d'archet d'un tzigane qui s'ennuie. Peu à peu, pas après pas, la mélodie prit corps ; elle devint violente, un peu triviale, belle ; il y avait là-dedans, confusément mêlés, le départ, le retour triste, les cahots de l'existence, la fragilité des serments, la cruauté de la femme, la douleur de l'homme, la terrible et lamentable beauté de l'amour. Il y avait autre chose encore, qui sanglotait, qui vous aurait pris aux entrailles : c'était l'épouvante du pressentiment, de la trahison certaine, de l'infailible lâcheté. Tout cela formait une plainte plus précise à chaque minute, plus dure. Et Jacques s'en allait, à moitié consolé par cette mélodie, par cette cadence qui endormait l'angoisse ; il marchait, se berçant lui-même comme un petit enfant ; l'air montait plus net, plus sonore, — au point qu'arrivé dans une rue muette, Jacques se surprit à chanter tout haut l'étrange chanson : pour la première fois, sans s'en douter ni le vouloir, après tant d'opéras manqués et d'*oratorios* essouffés, Jacques avait fait un chef-d'œuvre.

Rentré chez lui, dans la chambre maintenant déserte, il nota sa plainte. Et quand, la page publiée, vint le succès inattendu, Jacques, pour qui les trahisons étaient venues aussi, se reprit à songer, beaucoup trop souvent, au premier amour qui lui fut l'apprentissage du beau, l'épreuve de l'art.

Et des années passèrent sans amour.

II

Les années sans amour sont comme les journées sans travail : elles rampent, s'allongent, se traînent, — elles comptent double.

A force de pas, de démarches, de fatigues, à force surtout d'années sans amour, Jacques avait vieilli ; et pourtant l'aimait-il, cette brasserie, avec le Gambinus sculpté, les paysages de Suisse, — tout bleus et verts, — et les chopes massives, aux fermoirs d'argent ou de cuir ! Seul toujours, volontairement seul, Jacques ne s'en allait plus se promener, comme jadis, le long de la Bièvre ou de l'Yvette, là où résonnent, où gazouillent plutôt, ces adorables noms de petites villes : Palaiseau, Orsay, Chevreuse... Jacques travaillait sans inspiration, rabotait sa pensée, s'attristait. Ce fut par un jour de printemps que la véritable mélancolie lui vint.

Il y a ainsi des matinées lumineuses, des fêtes du bleu, qui vous font

mal dans le cœur. Peut-être souffrons-nous de la gaité des choses, comme les veuves de marins maudissent l'impassibilité de la mer : elle a beau être gaie, la vie, et rire, et sentir le lilas, — elle ne nous rend pas tout ce qu'elle a pris ! Quand il pleut, qu'il fait bourrasque ou neige, la douleur ne peut pas entrer : notre âme s'est close pour dormir. Mais que les arbres fleurissent, que l'air soit tout rempli de mains et de paroles caressantes, — alors, n'est-ce pas ? si peu qu'on ait pleuré, si rarement qu'on ait souffert, comme elles se réveillent, les souffrances ! Cette jeunesse des choses vous montre du doigt vos cheveux gris. Mille amertumes se confondent : le souvenir sans doute, le sanglot plus fort de l'être intime, de l'hôte, du bourreau, et puis aussi, — c'est lâche et honteux à dire ! — je ne sais quelle jalousie envers ce qui fleurit et chante, ce qui brille. En vérité, le printemps est le grand découvreur des plaies ; et ces : « Achetez mes belles violettes ! » cette puberté des choses, cet air nouveau et câlin, ce ciel rayonnant entre deux averses, ce ciel frais, réchauffant, presque aussi beau que la terre, tout cela navrait le cœur de Jacques.

Instant après instant, comme il errait dans le silencieux parc de Montsouris, ce grand naïf de Jacques, sentimental comme les faux blasés, se laissait gagner par le souvenir, inquiéter par la solitude. Après quatre heures de promenade, de vains efforts vers la distraction, de résolutions et de déroutes, Jacques s'était pris à fredonner de nouveau, sur un mode très lent, dans un ton très bas, la vieille mélodie du départ. D'abord il la murmura pour ne plus entendre, dans l'allée voisine, les lamentations aigrelettes d'un orgue de Barbarie ; il la continua inconsciemment, la poursuivit par plaisir, s'y complut par volupté mélancolique. Il la chanta si bien, se plongea si profond dans ces choses mortes, que le lendemain, il partait pour Chérisy.

III

Chérisy est un de ces villages du Valois, pas bien loin de l'Oise, très près de la forêt. Non de la grande forêt majestueusement effrayante : il y a là trop de grandeur, trop d'inconnu, de frissons, un silence trop mystérieux pour que le cœur s'y sente à l'aise. Tandis qu'ici, tout étroits et familiers, les petits paysages assoupissent le cœur et le rassurent. Si Jacques l'aime, ce coin de Chérisy, c'est d'abord parce qu'il y a sa vieille mère, la pauvre maman Heurlin, qui tient le bureau de tabac, et n'en est pas plus fière pour cela ! Et puis de vieux amis lui restent, des camarades d'enfance, ses anciens partenaires de billes et de pile-ou-face.

Sans doute quelques-uns, bûcherons, paysans, ne le reconnaîtront plus : ils s'intimideront devant ce Parisien aux moustaches travaillées. Mais pour deux ou trois timides, il y aura plus d'un compagnon sans embarras, de ceux qui redeviennent des intimes, du coup, tout franchement, dès qu'on a bu ensemble une bouteille et fait une partie de bouchon. Et la bonne vie va recommencer, affectueuse, tranquille, avec ce pas léger des joyeuses heures. Le matin, ce sera le réveil dans le grand lit campagnard, sous les rideaux couleur puce, et en face du joli ciel bleu, — un ciel comme il n'y en a qu'à Chérisy ! Jacques sautera du lit, vivement, et ouvrira la fenêtre toute large. Il regardera le bout de clocher trapu, et avec ses fentes où nichent les hirondelles, puis le mur derrière lequel vieillissent les trois peupliers maigres, et l'« arbre de la liberté » à moitié sec, et, par delà un fouillis d'abattis, de planches amoncelées, la petite place où se dressent les étalages pour le marché. De l'école, qui touche le bureau de tabac, montera, par la porte et la fenêtre ouvertes, le bourdonnement que font les petits, le murmure de l'A. B. C. D'autres fois, ce seront les chants des gamins, et leurs cris au sortir de la classe, et la rude voix de l'instituteur. Avez-vous remarqué que tous les instituteurs ont le verbe haut ? Et, maigre ou replet, l'instituteur de Chérisy ne manquera pas à ce devoir professionnel.

Puis il y aura d'autres joies... En s'habillant, devant le mur où Napoléon fait place à M. Thiers, et où pend encore le rameau de buis béni, Jacques s'amusera à retrouver, au fond de sa mémoire, de vieux airs dormants, — rondes villageoises, noëls patois, ou musiques à la Massenet. Il les sifflotera, en s'accompagnant des doigts sur la vitre, en face du paysage lumineux. Alors il oubliera ses propres œuvres, à lui, et leurs succès, et leurs déboires ; et ce sera si délicieusement bon, de savourer l'art ainsi, sans souffrance, en ne créant plus, en ne s'arrachant plus l'âme, mais en admirant les œuvres des autres, et en les chantant pour se bercer soi-même !

Se bercer ? Non. Une douleur bercée se réveille toujours, à quelque heures, ne fût-ce qu'aux crépuscules de printemps ou d'automne. Jacques fera mieux que de se bercer : il rajeunira. Chaque matin, par l'escalier légèrement vermoulu, il entrera dans l'étroite salle où, les volets mi-clos, tourbillonne si bien, en large raies claires, une poussière de soleil. Alors il se sentira enveloppé de poésie vieillotte, pénétré d'intime émotion. Il s'attendrira devant les barbouillages pendus au mur le père les aimait ! Tout en buvant son café au lait, en mangeant le miel ou le fromage rustique, il causera, coude contre coude, avec la mère. On parlera de tout et de rien, du temps qu'il fait, de ce grand Paris où

maman Heurlin n'est jamais allée, et qu'elle rêve tant de connaître, pour voir la chambre où son *petit* a vécu. Puis, insensiblement, la conversation deviendra plus voilée, — un peu comme une phrase en *mineur*. La voix tremblera même un peu, quelquefois, à évoquer le cher disparu, le capitaine de cuirassiers, mort en reconnaissance, avant Wissembourg, et frappé peut-être par la première balle prussienne. On rappellera comme il fût tendre, comme il était beau ; maman Heurlin se souviendra des jours où il faisait sauter Jacques sur ses genoux, et Jacques sentira encore de bonnes larmes lui rafraîchir les yeux. C'est si doux de pleurer sur le père qu'on aime ! Cela vous console des larmes lâchement versées sur la trahison d'une femme ou l'écroulement d'un succès rêvé.

Qu'il est devenu plus simple, plus humble, le rêve de Jacques ! L'artiste a cette coquetterie de vouloir redevenir paysan : Jacques se mêlera à la vie de ses anciens amis, mais à leur vie de chaque jour, à leur vie banale et vulgaire. Il ira avec eux aux champs, les regardera labourer, donnera un coup de main, caressera les naseaux fumants, déracinera la charrue. Tout en gardant au fond de lui, cette mélodie intime que porte tout musicien, il ne parlera musique à personne. Peut-être travaillera-t-il encore quelquefois, mais pour le plaisir, non pour le public. Et c'est là le secret des chefs-d'œuvre, voyez-vous ?

Jacques ne les connaît donc plus, ces tortures des tâtonnements et de l'ambition. Il vivra la franche vie, naturelle et claire ; il se fera une paresse salubre, celle qui délasse les nerfs en élargissant le cœur, en le laissant battre. Chaque matin, une course en plein soleil, à l'air vif, sur les marges des routes, à l'orée des bois ; ce sera le café, la partie de dominos avec Jules, André, Pierre le forgeron, tous braves gens et gens de bon sens. On bavardera, non pas avec loquacité, — on n'est pas du Midi ! — mais avec cette confiance affectueuse, avec cet abandon qui fait les conversations amusantes et nourries. Tandis que s'aligneront les *double-six* et les *blancs*, à côté des vides, les joueurs parleront du curé qui n'est pas bien avec Monseigneur de Beauvais, de la petite Lise qui a eu des amours orageuses, de ce pauvre Merchet berné par sa femme et du receveur qui a la *danse de Saint-Guy*, et du député qui reste bien silencieux à la Chambre. On rira, on fera des jeux de mots, on dira des gaudrioles, on reviendra sur le passé, quelquefois, pour s'attendrir un peu. Puis, la partie finie, Pierre regagnera l'enclume, André son étude de notaire, silencieuse, déserte, avec une odeur de moisi, — et Jacques s'en ira à la forêt.

La forêt est belle en toute saison ; en été, la forêt est divine. Il y a

là de la fraîcheur muette, des parfums puissants, de la mousse, des brindilles qui craquent, de rapides bruits d'oiseaux, toute une vie enfin, qu'animent les jeux du soleil, les bandes de clarté dans les toiles d'araignée, la caresse de la lumière aux troncs soudain rajeunis. Elle vous refait sauvage, cette vie, et les vieux instincts d'enfant des bois se réveillent après chaque bouffée d'air tout embaumé. Et puis, quelles belles chansons, sonores et bizarres, chantent les bûcherons du Valois ! Jacques s'en rappelle quelques-unes : il les chantera avec Jules, de clairière en clairière, dans le fouillis des branchettes, des broussailles, des fûts renversés où s'épanouissent les champignons. Et quand il reviendra, au soleil couchant, après cette marche en forêt, après ce bruit léger des sources, cette immobilité vivante de la nature plein le cœur, de l'amour plein les sens.

De l'amour... Ce qui a chassé Jacques de Paris, c'est cette solitude après tant de baisers faux, cette solitude de l'être dont nul ne partage la vie, de l'être qui n'est qu'une moitié d'être. Si Jacques s'en va ainsi, si Jacques veut vivre désormais en plein terroir forestier, entre le travail des hommes et l'effort de la sève, c'est à la paix qu'il aspire, c'est à la tranquillité du cœur. Non, non, Jacques ne veut plus d'amour !

Ou plutôt il veut de l'amour encore. Si blasé soit-on, si triste soit-on, on veut de l'amour, — on en veut comme du pain et de l'air. Mais il faudrait à Jacques, — et c'est à peine s'il ose y songer ! — il lui faudrait un amour qui fût comme la forêt et le village, un amour tout primitif, simple, confiant, un amour de tendresse, un amour sans la phraséologie apprise, les conventions du cœur, les attitudes... Et, qui sait ? peut-être trouvera-t-il là-bas, dans ce coin perdu où il va tenter la grande expérience du calme laborieux et de l'oubli, sous ce ciel réconfortant, à deux pas de cette église où on le baptisa, dans une de ces maisons qu'il entrevoit déjà au tournant de la route, — peut-être y trouvera-t-il, quelque part, n'importe où, une fillette accorte, naïve, gaie, qui ne l'aimera plus pour sa réputation, ni pour ses moustaches, ni pour ses épaules, mais tout franchement, comme la fleur s'ouvre, comme la colombe attend, comme on aime...

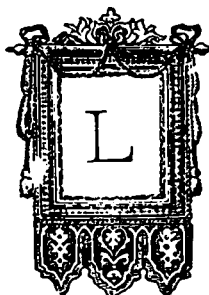
(à suivre)

VIE DE JESUS-CHRIST

PAR LE R. P. DIDON

(suite)

VII



Une critique historique ne doit pas examiner seulement les sources écrites et leurs auteurs, les témoignages et les témoins, elle doit apprécier le contenu des livres et des documents, les faits et les doctrines qui y sont rapportés.

Quels faits, quelles doctrines sont racontés, exposés dans les quatre Évangiles et forment la substance des dépositions de chaque témoin ? — Les faits de la vie de Jésus, la doctrine religieuse qu'il a inculquée à ses disciples et par eux à la conscience humaine.

Or, tous les faits, — je ne dis pas quelques faits, je dis tous les faits importants, sans exception, depuis l'origine de Jésus jusqu'à sa sortie, son exode de ce monde, — sont des faits miraculeux. Toute sa doctrine relative à sa personne et à sa nature, sa loi morale aussi bien que les déclarations solennelles par lesquelles il révèle son œuvre et ses relations avec le Père qui l'envoie et l'humanité qu'il vient sauver, toute sa doctrine est transcendante à la raison ; elle est essentiellement prophétique, car elle exprime des vérités supérieures à l'expérience et aux déductions de l'homme. Elle ne peut être acceptée que par la foi, et sa crédibilité ne peut être vérifiée que par les miracles et les faits qu'elle engendre dans l'âme du croyant.

Les Évangiles ne sont qu'une trame ininterrompue de prophéties et de miracles. Il n'y a pas à chercher à l'atténuer, on doit le reconnaître absolument et sans détour.

Je suis assez de mon temps pour ne pas ignorer sa répulsion violente contre le miracle, le transcendant et l'invisible, et sa défiance envers les témoins qui les attestent. Cette répulsion et cette défiance invétérées forment un des traits de l'incrédulité moderne. Les causes dont elles

dérivent sont multiples et profondes ; elle demanderaient une longue et pénétrante analyse qui n'entre pas dans le dessein de cette introduction. Je remarquerai seulement que les grands progrès des sciences expérimentales, leurs applications merveilleuses, n'ont pas été sans influence sur l'état intellectuel et psychologique de cette génération.

La culture exclusive des sciences exactes et naturelles a absorbé l'esprit dans la matière ; on a demandé aux forces matérielles l'explication de tout ; on a peu à peu tenu pour rien ce qui était en dehors d'elle ; et si, pour obéir à ce besoin d'unité indestructible dans les intelligences supérieures, on a cherché le principe universel qui dominait la nature et de l'humanité, au lieu de le voir au-dessus de la nature et de l'humanité, on l'a cherché aveuglément dans l'une et dans l'autre. De là, le positivisme, le matérialisme, le panthéisme ; ils pèsent plus ou moins sur un grand nombre d'esprits parmi ceux qui enseignent les autres, et leur alliance secrète enchaîne inconsciemment la foule. Ces trois systèmes forment une espèce d'atmosphère diffuse dans laquelle se meut et respire la masse humaine dans notre siècle et notre pays.

Venir parler de miracle et de prophétie en un temps qui ploie sous le joug d'une telle opinion, c'est s'exposer à être éconduit, sans même être écouté jusqu'au bout. Si je n'hésite pas à le faire dans la force d'une conviction mûrie et dans la plénitude de ma foi, je n'hésite pas non plus à soumettre les miracles et les prophéties de la vie de Jésus à l'examen et à l'épreuve de la critique.

Mais il y a critique et critique, comme il y a balance et balance.

Quelle est donc la critique véritable et sûre, celle qui sauvegarde à la fois la légitime indépendance de l'historien, la vérité des faits qu'il examine, l'antiquité des documents et le respect dû aux témoins ?

Il y a trois éléments dans l'esprit humain : les principes évidents, les croyances. Les principes sont indiscutables ; ils se ramènent tous au principe de contradiction ou d'identité, de causalité ou de raison suffisante. En vertu de ces axiomes, les choses absurdes, contradictoires, les faits sans cause ne peuvent exister que dans l'imagination. Les principes ne se jugent pas, ils jugent tous les systèmes et les croyances, ils mesurent toute vérité.

Les systèmes sont un ensemble de propositions coordonnées à l'aide desquelles certains esprits cultivés essayent d'expliquer l'origine des êtres.

La masse des hommes est incapable de les construire ; elle ne peut que les accepter passivement avec une confiance plus ou moins aveugle. Ils déterminent souvent les croyances individuelles et l'opinion d'un

siècle. Mais les principes premiers de la raison et les croyances sont à la portée de tous.

La critique ne peut donc s'appuyer que sur trois bases, les vérités premières, ou les systèmes et les croyances de chacun. Si elle invoque une croyance pour mesure, elle n'aura que pour les partisans de ce système. Si, au contraire, elle fait appel aux vérités essentielles et aux principes immuables de la raison ainsi comprise s'impose à tout être intelligent.

Celui qui juge les faits et les documents où ils se trouvent consignés, avec l'humeur de son siècle et l'opinion régnante, s'expose à l'erreur, car les siècles changent d'humeur, et l'opinion varie. Celui qui les juge d'après son système personnel et sa petite philosophie, quelque large qu'elle prétende être, n'est à la mesure des choses et ne contient tout le réel.

Il faut avoir une raison plus large et plus sûre ; or, la seule qui présente à ce double point de vue toute garantie, c'est la raison dans ses axiomes fondamentaux, invariables, éternels, absolus.

Je demande à la critique de juger à cette lumière tous les faits évangéliques et tous les miracles ; j'attends avec confiance son verdict.

Cette critique n'appartient ni à une école ; universelle et nécessaire, elle domine tous les systèmes et tous les temps. Elle a été pratiquée par tous les hommes qui ont respecté leur propre raison et qui ne se sont pas suicidés dans le scepticisme. Nul ne peut la récuser, à moins de renoncer à sa nature intelligente et raisonnable.

Tout relève d'elle : croyances et religions, systèmes de philosophie et sciences positives, livres et documents.

(à suivre)



Henry Hamilton.

N. E. Hamilton.

Henry & N. E. Hamilton

— IMPORTATEURS DE —

MARCHANDISES DE HAUTES NOUVEAUTES

Coin de la rue St-Jacques et de la Place Victoria
MONTREAL.

Telephone Bell 999.

Telephone Federal 609.

Perrault & Mesnard

Architectes

11 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES

Boîte 1414 Bureau de Poste.

Élévateurs.

Téléphone 696.

ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

180 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Epargne

Élévateur 4e plancher.

Chambres 3 et 4.

* ARTHUR DECARY *

PHARMACIEN

Produits Chimiques et Pharmaceutiques, Articles de Toilette et Parfumerie

AU COIN DES RUES ST-DENIS ET STE-CATHERINE

Téléphone Bell 6833.

Téléphone Fédéral 1829.

Spécialités : Émulsion Décary. — Corricide Décary. — Liqueur Hémallactique de Ruolz
Eau de Raifort iodé.

MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Unique dans son genre et pouvant rivaliser avec les meilleures revues de modes de Paris

Abonnement, \$3.00 par an

S'adresser : J. LESSARD & CIE

Boite 1110 Montreal.

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 Rue Ste-Catherine, Montreal.

Monongahela de Beaujeu

196 Rue Saint-Denis

Achète et échange vieux timbres, bouquins, documents historiques, etc

LE MONDE ILLUSTRÉ

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. • Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN

40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL

Le Stenographe Canadien

Abonnement : Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA

AVIS IMPORTANT

Nous informons les hommes d'affaires, les membres du clergé et des professions libérales qu'il nous reste encore des exemplaires du **PLAN DE L'ILE DE MONTREAL**, par H. MALINGRE, et que nous les offrons en vente pour \$2.00 l'exemplaire.

Cette carte magnifique qui contient les numéros du cadastre sera envoyé franco à la réception de \$2.00 en argent ou en timbres-poste.

Adressez toutes les communications à M. ISIDORE CRÉPEAU, boîte de poste 1436, Montréal.

Les personnes qui désireraient se procurer ce plan devront se hâter de le faire, car le nombre des exemplaires est restreint.

L. A. BERNARD, Pharmacien

Autrefois chez R. J. Devins.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général.

Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882

DEPOT DE SANGUES POUR LA PROVINCE

JOSEPH LAMOUREUX

MARCHAND TAILLEUR

NO 1601 RUE SAINTE-CATHERINE

W. LAMOUREUX, MARCHAND DE CHAUSSURES

1599 RUE SAINTE-CATHERINE

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

— BUREAU —

1582 Rue Notre-Dame

MONTREAL.

Résidence : 109 rue Saint-Hubert.

EDMOND HARDY

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

FOURNISSEUR - DES - PENSIONNATS - CATHOLIQUES

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la
Maison C. MAHILLON de Londres et Bruxelles

1615 Rue Notre-Dame, Montreal

J. ALCIDE CHAUSSE, Architecte

No 1541, Rue Sainte-Catherine, Montréal

Téléphone Bell 6930



La Chevelure, c'est la Santé!

Le **REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE** nettoie la Tête et fait disparaître les Pellicules. Il empêche la chute des cheveux et en assure la croissance.

Le **REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE** est une lotion douce et rafraîchissante, sans égale comme pommade et convenant particulièrement aux enfants.

Le **REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE** n'est pas une teinture, c'est un stimulant et un tonique. Cette préparation est de plus exempte de tout produit chimique dangereux ainsi que l'atteste un grand nombre de témoignages des meilleures autorités médicales.

Chez tous les pharmaciens, 50 cts. la bouteille.
S. CHANCE, seul propriétaire.
1538 ET 1549 RUE ST-CATHERINE, MONTREAL

EMILE DEMERS

TRUDEL & DEMERS

— LIBRAIRES —

EMILE TRUDEL

Papeterie, Livres, Blancs, Livres d'École, Fournitures d'École, Papier de Fantaisie, Articles de Bureau, Blancs d'Avocat, IMPRESSION ET RELIURE.

1611 Rue Notre-Dame, Montréal

TELEPHONE BELL 9014

ETABLIS EN 1867

L. O. de TONNANCOUR

MARCHAND TAILLEUR

8 RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de patrons les plus nouveaux.

FERRONNERIE

POUR BATISSES, COUPELLERIE, OUTILS DE MENUISIERS
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUETIERS

Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES
DE MAISON chez

L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent